

L'HOMME

EST-IL NATURELLEMENT BON OU MÉCHANT ?

— Prince, l'homme est naturellement bon.

— Sire, l'homme est naturellement mauvais.

— Mais voyez cette mère usant sa vie à nourrir son enfant ; voyez mes soldats se précipiter au-devant du glaive qui menace la vie de leur chef ; voyez...

— Voyez vous-même les hommes s'entre-massacrant, comme des bêtes sauvages, en temps de guerre ; et voyez-les, en temps de paix, se trompant, se volant les uns les autres ; voyez...

— Mais ce n'est pas la règle, c'est l'exception.

— Oui, comme votre mère et votre soldat.

— Mon roi et mon prince, interrompt le vieux précepteur qui avait élevé le jeune homme, permettez-moi de vous proposer un moyen de trancher la difficulté, et de convaincre celui de vous deux qui se trompe. Prenez dix enfants dans les diverses classes du peuple, renfermez-les dans une salle de ce château, donnez à chacun l'objet de ses souhaits, rendez-les aussi heureux que vous pourrez ; et, les laissant en pleine liberté, observez alors leur conduite ; caché dans un coin de la salle, vous jugerez bientôt, par les petites scènes où leur caractère pourra se

développer sans contrainte, s'ils sont naturellement bons ou mauvais.

Le conseil fut suivi, et la souveraineté d'une province devint le prix de la gageure.

Douze marmots de huit à dix ans furent mandés au château et réunis dans une vaste salle; l'un, à sa demande, reçut un beau cheval de carton tout harnaché; l'autre, un sabre et un tambour; l'autre, des confitures; un quatrième, des gravures à parcourir, et ainsi de suite. Rien ne fut refusé, tout fut donné à profusion; le roi et le prince, cachés derrière une tapisserie, regardaient sans être vus. C'était vraiment un beau spectacle, que ces enfants heureux, joyeux, abandonnés à eux-mêmes. L'un criait : *Hu! hu!* l'autre : *Portez, arme!* celui-là s'exasiait devant ses images; celui-ci mangeait ses tartines; ce fut une ivresse générale pendant quelques minutes. Mais malheureusement, l'un s'ennuya de ses gravures, et voulut par ruse, soutirer la confiture de son voisin; de son côté, le tambour, montant sur un sofa au pas de charge, déranga en passant le canon de son camarade; un autre, fatigué de son fusil, voulut prendre le cheval pour passer dans la cavalerie; le gourmand refusa sa tartine; — le canonnier repoussa le tambour qui fit la culbute, — et le cavalier, n'étant pas d'humeur à céder sa monture, lança un coup de plat de sabre à l'audacieux ennemi qui voulait le désarçonner. Alors celui qui avait faim pleura, — le tambour culbuté poussa des cris, — le fantassin frappé lança un coup de pied au cheval de carton, et la mêlée devint générale. Pour réparer les torts de son camarade, chacun se faisait justice par des coups, des cris et des violences; le plus âgé intervint en faveur du plus jeune qui avait tort, mais qui était son frère; ils furent deux contre un, et le seul des enfants qui jusque-là fût resté tranquille, se joignit aux deux frères pour se moquer de l'autre, en lui riant au nez et imitant ses

pleurs. Celui-ci, irrité, lui lança un coup de pied ; son adversaire lui prit la jambe, et, lui faisant perdre l'équilibre, il l'envoya frapper de la tête sur le parquet. Ce fut alors un tel bruit, une telle dispute, qu'il fallut bien sortir de derrière la tapisserie pour mettre le holà. Sa Majesté fit des sermons à ceux qui lui parurent avoir les premiers torts, et tous répondirent : *Ce n'est pas moi, c'est lui qui a commencé.* Pour mettre fin à tout cela, il n'y avait qu'un moyen : les séparer, ou les renvoyer sous la garde d'une demi-douzaine de domestiques ; c'est ce que l'on fit.

— Eh bien ! Sire, l'homme est-il toujours naturellement bon, selon votre avis ?

— Sans doute.

— Cependant, ce que nous venons de voir ne m'en paraît pas un excellent exemple.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Des enfants sont des enfants ; ce n'est pas là l'homme complet, l'homme fait, mûr, raisonnable.

— Votre homme fait, mûr, raisonnable, ne vaut pas mieux que cette marmaille.

— L'épreuve en est facile à faire, interrompit encore le vieux serviteur. Demain, fête du roi, il y a réception à la cour ; que Votre Majesté et Votre Altesse veuillent bien faire suivre, pendant la journée entière, les dix premiers personnages qui se présenteront, par autant de serviteurs fidèles qui vous rapporteront le soir tout ce qu'ils auront vu et entendu.

— Soit, dit le roi, bien persuadé que la conduite de ses favoris ne pouvait être qu'exemplaire.

— Soit, dit le prince.

Le lendemain arriva. Magistrats, militaires, savants, tous vinrent successivement rendre hommage à Sa Majesté, faire des vœux pour sa santé, sa famille, sa prospérité, et l'assurer que jamais la nation n'avait été plus

heureuse que sous son règne. Le roi, heureux de ces bonnes dispositions, recevait avec joie ces éloges, ces sourires, cette humilité de tous ces nobles personnages, et il attendait le soir avec impatience pour entendre le compte qui lui serait rendu de leur journée.

Le soir arriva ; le roi, le prince et le vieillard, étaient seuls prêts à donner successivement audience aux serviteurs de retour. On fit entrer le premier.

— Eh bien ! qu'as-tu vu ?

— Sire... et il n'alla pas plus loin.

— Voyons, parle, qu'as-tu vu ?

— Sire...

— Parle donc, ou bien je...

— Puisque Votre Majesté l'ordonne, je vais tout dire ; mais qu'elle veuille bien se rappeler que ce que j'ai vu, ce n'est pas moi qui l'ai fait.

— Oui, parle ; qu'a fait en quittant le château le lieutenant général venu pour me témoigner son dévouement ?

— Sire, en sortant de la salle du trône, il a marmotté entre ses dents sous sa longue moustache : « Est-il assomant ! parce qu'il est roi, de nous faire attendre deux heures pour nous dire quatre mots insignifiants, sans vous donner un éloge, une seule espérance ! » Et en descendant il a donné un coup de pied à un chien et congédié son cocher, parce qu'il dormait sur son siège en attendant son maître. Ensuite...

— C'est assez, dit Sa Majesté ; tu peux te retirer. A un autre.

Un autre entra.

— Toi, qu'as-tu vu ?

— Sire, le président, si humble et si doux d'habitude...

Ensuite ?

— En rentrant chez lui, où j'ai pu le suivre en me

mêlant à ses domestiques, il a commencé par chercher dispute à sa femme. Il l'a traitée de coquette, de coureuse, de...; il lui a reproché son luxe, ses dépenses, ses verbiages. A son tour, madame a répondu qu'il n'était qu'un avare, un jaloux; qu'il n'y aurait de bonheur pour elle que lorsqu'ils seraient séparés; et là-dessus elle s'est retirée rouge de colère. Les enfants du président sont arrivés, et comme ils faisaient trop de bruit, le papa en a pris un par l'oreille, il a donné une taloche à l'autre et les a mis tous les deux à la porte.

— Cela suffit, interrompit le prince, voyant l'embarras du roi et voulant lui abréger ce pénible récit.

Le valet sortit.

— Ces deux preuves suffiront, je pense? dit-il à Sa Majesté.

— Non, non; faites entrer le troisième, le quatrième; peut-être qu'à la fin...

Un serviteur entra donc encore.

— Rends compte de ta journée, lui dit le roi.

— Sire, j'ai suivi le jeune baron à sa sortie du château; il s'est rendu chez un des premiers restaurateurs de la ville, où l'attendaient quelques amis pour célébrer votre fête.

— Ah! dit Sa Majesté avec satisfaction, continue, mon ami.

— La gaité la plus franche, peut-être la plus libre, a d'abord présidé au festin. Bientôt on a porté la santé du roi, celle de la reine, celle de tous les princes et de tous les corps de l'Etat, je pense; à tel point que les convives n'y tenant plus d'enthousiasme et de champagne, se sont mis à chanter, à crier; les uns ivres se sont endormis sous la table, d'autres se sont donné rendez-vous pour vider demain leur querelle. J'ai suivi les plus sages au spectacle, de là dans une maison de jeu, de là dans une

rue obscure, où je les ai perdus de vue ; et me voici, Sire, à vos ordres.

— Va-t'en, voilà mes ordres.

Le domestique se retira.

— C'est une indignité, s'écria le roi se promenant à grands pas ; des hommes si humbles, si doux, si sages en ma présence, et si... quand ils sont seuls et libres. Je veux avoir le plaisir de leur faire monter le rouge au visage. Je les verrai demain ! Mais vous n'avez pas gagné, dit-il, se tournant vers le prince. Des courtisans ne sont pas des hommes ; c'est la nation, l'homme tel qu'il se trouve dans les masses qu'il faut étudier. Suivez-moi, allons parcourir incognito les rues de la ville, et si là vous avez encore raison, je m'avouerai vaincu.

Couverts de simples habits bourgeois, le roi et le prince sortirent.

Un roi est peut-être celui qui connaît le moins bien son royaume ; aussi, à chaque coin de rue, celui-ci demandait où il se trouvait ? à chaque édifice, quel il était ? Le vieillard suivait, et sans s'y mêler il entendit la conversation. Dans ce moment la ville était en fête, des équipages nombreux se croisaient en tous sens, des toilettes brillantes s'étaient étalées sur les promenades publiques : Quel air de bonheur, quel ordre, quelle décence, dit le roi déjà à demi-triomphant !

— Oui ; mais à côté de cet équipage, voyez là-bas ce mendiant que cette grande dame repousse ; regardez de ce côté, hier, du haut de cette croisée que vous voyez ornée de fleurs, un homme s'est précipité dans la rue ; ce jeune élégant qui vous coudoie, si raide et si fier, est un duc de***, qui m'a été désigné comme couvert de dettes.

— Quel est cet édifice ? interrompit le roi.

— Le Palais-de-Justice, qui chaque jour est foulé par des centaines d'accusés de vol, d'adultères et de meurtre.

— Bien, bien, et celui-ci ?

— Une prison d'attente, que traverse un courant de scélérats qui après jugement s'écoulent dans les bagnes et sur les échafauds. Ici c'est un corps-de-garde d'agents de police qui, par milliers répandus dans la ville, ont chaque jour quelques nouveaux faits à signaler. Le roi, pour se distraire, s'arrêta à la porte d'un libraire. Le prince lui fit remarquer vingt ouvrages en montre, ornés de titres et de frontispices qu'une jeune fille n'aurait pu regarder sans rougir. Le prince se taisait ; mais ses signes, son silence, son repos de distance en distance en parcourant les rues, parlaient éloquemment. Ils entrèrent dans un théâtre pour se distraire de ces réflexions pénibles ; et ici des réflexions plus pénibles encore vinrent les assaillir. Un parterre en délire applaudissait à des paroles plus que légères ; plus le fond de la pensée était dégoûtant et le voile qui le couvrait menteur, plus les rires, les cris redoublaient dans la salle. Auteurs et acteurs, tous luttaient d'efforts pour faire aimer le vice, excuser le crime ; et si par hasard, visant à l'effet théâtral, l'auteur voulait rendre la vertu aimable, le public se moquait de lui. Impureté, suicide, assassinat, sous les noms de passion, de courage, de dévouement, étaient prêchés en plein théâtre, à un public bien aise d'entendre justifier ceux qui étaient encore pires que lui. Nos spectateurs sortirent ; ils allaient rentrer au château, lorsqu'une église se trouva sur leur passage.

— Ici, au moins, dit le roi, mes yeux pourront se reposer sur un spectacle plus paisible et plus pur.

Ils entrèrent ; un papier écrit se rencontra sous les pieds du prince. Après l'avoir parcouru, le retournant, le prince reconnut que c'était une lettre adressée au curé de la paroisse ; il la fit passer au roi. Celui-ci la lut et la relut ; et transporté de colère, froissant le papier rudement dans ses mains, il dit au prince :

— Sortons; vous aurez ma province!

Le lendemain matin à son lever, le roi trouva sur un des meubles de sa chambre à coucher, sans qu'il pût savoir comment elle y était venue, une lettre écrite d'une main appesantie par l'âge, et conçue en ces mots :

« Sire,

» Si l'étiquette ne permet pas toujours de dire la vérité aux rois, la conscience commande quelquefois de la leur écrire.

» Vous vous rappelez encore, sans doute, vos expériences d'hier sur la nature humaine; mais elles sont insuffisantes, et je viens les compléter par quelques réflexions.

» Ce n'est pas l'homme naturel et libre que vous avez pu juger hier, c'est l'homme garrotté, muselé par des lois, des menaces et des espérances. Mais si vous voulez vous faire une idée d'une société humaine dans toute la pureté ou la laideur de sa nature, faites une supposition : retranchez les juges de votre palais de justice, les agents de vos casernes, la censure des théâtres; ouvrez les grilles de toutes les prisons, brisez les fers de toutes vos galères; dans la société des honnêtes gens, retranchez les notaires, enlevez les serrures de chaque porte; enfin, laissez l'homme libre de tous ses membres, de toutes ses volontés, et voyez alors sur toute l'étendue de votre royaume, là où vous voyez aujourd'hui l'ordre, la décence et la paix, une invasion de désordre et de crimes. Je n'essaierai pas de peindre ce tableau. La seule pensée épouvante! Voilà le genre humain! Voilà l'homme naturel! Voilà ce que vous êtes, Sire, vous ou quiconque pourra lire ces lignes. Les lois humaines et les intérêts de l'homme peuvent bien masquer cette hideuse vérité, mais elles ne sauraient l'anéantir. Promettez, menacez, vous changerez la conduite, mais vous ne changerez pas le cœur. La modification ne sera qu'à la surface,

et l'homme, sépulcre blanchi au dehors, n'en restera pas moins plein de pourriture au dedans.

» Pour le changer, il faut une force surhumaine, il faut la puissance de Dieu, et cette puissance est mise à votre disposition dans l'Évangile. Non pas dans telle ou telle organisation ecclésiastique, dans telle ou telle église ou tels prêtres, MAIS DANS L'ÉVANGILE, qui vous met en rapport direct avec Dieu, qui vous offre des forces descendant du ciel à l'appel de votre prière, et qui vous dit : Dieu donne son esprit de sagesse à quiconque le demande. Allez donc à la religion, mais remontez à sa source, si vous voulez avoir une eau pure. »

Loin de suivre ce conseil, le roi, irrité de cette rude parole : « Voilà l'homme naturel ! Voilà ce que vous êtes, Sire ! » résolut de se venger ; et soupçonnant son vieux serviteur d'être l'auteur de cette lettre, il l'exila. Mais il ne prouva pas ainsi que l'homme fût naturellement bon.

Lecteur, vous pouvez aussi rejeter loin de vous le livre de votre serviteur ; mais rappelez-vous que ce ne sera pas une preuve que vous valiez mieux que ce roi, que moi-même, que tout autre. Il serait plus sage à vous de suivre son conseil, et de chercher dans l'Évangile le salut éternel, offert à quiconque se confie en Jésus-Christ.

et l'homme, se vult égarer au dehors, si un tiers pas
 moins plein de pourriture au dedans.
 Pour le changer, il faut une force surhumaine. Il
 faut la puissance divine, et cette puissance est mise à
 votre disposition dans l'Evangile. Non pas dans telle ou
 telle organisation ecclésiastique, dans telle ou telle religion
 ou tels prêtres, mais dans l'Evangile, qui vous met en
 rapport direct avec Dieu, qui vous offre des forces de dé-
 dard du ciel à l'appel de votre prière, et qui vous dit :
 Dieu donne son esprit de sagesse à quiconque le demande.
 Allez donc à la religion, mais remonte à sa source, et vous
 voyez qu'elle n'est que pure.
 Loin de suivre ce conseil, le roi, irrité de cette rude pa-
 role, eut voulu l'homme naturel. Voilà ce qu'on vous offre,
 quel résultat de sa religion : et s'accompagnant son vœux
 éternement à l'égard de cette lettre, il l'exila. Mais
 il ne trouva pas ainsi que l'homme est naturellement
 bon.
 Et c'est pour vous donner une idée plus juste de vous le lieu
 de votre salut ; mais rappelez-vous que ce ne sont pas
 une parole que vous allez mieux que ce roi, que l'hu-
 main, que tout autre. Il serait plus sage à vous de suivre
 son conseil, et de chercher dans l'Evangile le salut éternel,
 effort à quel point se confie en Jésus-Christ.

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.